

Préface

PIERRE SERNA

Professeur d'histoire de la Révolution française
et de l'Empire à l'Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne

Qui connaît Pierre Parandier aujourd'hui parmi les historiens, spécialistes de la Révolution française ?

Poser cette question ne revient pas à mésestimer l'érudition des chercheurs, mais permet d'interroger un autre phénomène lié aux champs des recherches universitaires depuis le bicentenaire de la Révolution française.

Avec l'effondrement du mur de Berlin en 1989, l'émancipation du grand frère russe de la part des démocraties populaires européennes, parmi lesquelles la Pologne a joué un rôle majeur de résistance et de dissidence, puis à la suite de l'effondrement de l'Union soviétique elle-même en 1991, devenue fédération de Russie, l'axe géopolitique des recherches sur les révolutions de la fin du XVIII^e siècle s'est déplacé, comme si à l'Est, rien de nouveau ne devait plus se produire, ou tout au moins, rien qui put intéresser la Révolution française et ses conséquences.

Les historiens des Révolutions de la fin du XVIII^e siècle, se tournèrent vers l'Ouest, où l'histoire, à défaut de se terminer, posait d'autres fondements pour comprendre les révolutions, non dans leur histoire en chaîne de 1789 à 1848 puis 1870 et 1917 mais au contraire dans leur archéologie, à rebours, de 1789 vers 1776 et 1688.

La Grande question posée en 1956 au congrès mondial des sciences historiques à Rome par Robert Palmer et Jacques Godechot : « Existe-t-il une Révolution atlantique ? », est revenue fortement sur le devant de la scène. Les études révolutionnaires ont changé de cap géopolitique et la boussole des recherches s'est délibérément tournée vers les profondes transformations qu'avaient connu les espaces bordés par l'océan Atlantique depuis la naissance Etats-Unis en 1776, la sédition irlandaise, jusqu'aux Révolutions européennes des Provinces-Unies, des espaces Belges, comme l'on disait alors, de l'Empire autrichien et la Révolution française. Dans la même dynamique furent interrogées, les révoltes dans les Caraïbes et tout particulièrement la Révolution de Saint-Domingue (1791-1804), devenue de façon légitime, omniprésente dans les études révolutionnaires, de même que les soulèvements secouant l'Amérique latine,

en de nouvelles guerres d'indépendance contre la métropole espagnole, marquant un long XIX^e siècle. L'Atlantique semblait contenir la matrice des Révolutions contemporaines, celles qui inventèrent les démocraties représentatives.

« Toute révolution est une guerre d'indépendance », et tous les soulèvements pour la conquête de la souveraineté des nations contre un pouvoir arbitraire ou une puissance coloniale en constituaient la démonstration.

Ces nouveaux champs de recherches induisaient deux conséquences lourdes dans le domaine des investigations et de la recomposition des écoles de réflexion sur la compréhension globale des Révolutions de la fin du XVIII^e siècle. Tout d'abord le champ, fort classique de l'histoire diplomatique, se voyait transformé en champ d'études sur les globalisations et les histoires transnationales, mettant au second plan l'histoire des relations entre les Etats et leurs rapports traditionnels, rythmés par le circuit des ambassades et la correspondance des agents y travaillant. Les études se portèrent plutôt sur les échanges non officiels, informels, sur l'agentivité d'autres acteurs, créant par des échanges de lettres aussi, mais privées le plus souvent, des réseaux de citoyens connectés entre eux par leurs libres échanges et leur parole libérée de tout protocole diplomatique. Ainsi furent mises à jour les nébuleuses transculturelles qui avaient permis de faire circuler les idées, les écrits et les pratiques d'oppositions, de révoltes, voire de soulèvements contre les pouvoirs en place. Les voyages des particuliers, les traductions de textes, les circulations des imprimés ont pris le pas sur une histoire diplomatique jugée quelque peu corsetée et moins révélatrice d'un autre réel en train de se jouer plus au ras du sol, qu'au niveau des ambassades et des ministères des affaires étrangères des puissances concernées par les bouleversements révolutionnaires.

La seconde conséquence de cette nouvelle direction des recherches, à défaut d'une nouvelle ruée vers l'ouest, fut un oubli relatif de l'importance des questions posées par les soulèvements à l'est et au centre de l'Europe et tout particulièrement en Pologne, premier indice de l'importance de l'ouvrage qui suit et de la pertinence de Michał Bałogh, nous offrant une partie de la correspondance de son héros, Pierre Parandier.

Je fais partie d'une génération à qui l'on enseignait avec précision la « glorieuse révolution de Pologne », celle de 1794, à Varsovie. Jamais nos maîtres n'auraient oublié de raconter longuement la geste héroïque des Polonais de 1791 à 1794, incarnée par le personnage extraordinaire de Tadeusz Kosciuszko, l'homme qui s'illustre durant la Révolution américaine, ne peut empêcher le second partage de la Pologne en 1792 mais souffle le vent d'un patriotisme nouveau en 1794 avant d'être défait et assistant au troisième partage de la Pologne en 1795. Il nous était présenté comme une légende vivante, ayant intégré toutes les valeurs de bravoure, de courage, de résistance, telle une figure incarnant la Pologne et ses combats séculaires contre la Prusse et la Russie.

Plus que cela, ma génération avait surtout intégré, ce sur quoi les historiennes et les historiens insistent moins dans les récentes histoires de la Révolution française : en 1793, mais surtout en 1794, au moment le plus critique de la jeune république française accablée, attaquée, agressée de toutes parts, la révolte polonaise et son ampleur, néces-

sitant le déplacement des troupes prussiennes sur le front occidental et libérant ainsi les armées françaises d'une pression colossale, avait contribué grandement à sauver la France d'une défaite militaire quasi certaine.

En clair Varsovie avait épargné Paris, combattu pour les mêmes valeurs, et la conclusion s'imposait de façon logique, celle d'une amitié indéfectible entre deux peuples frères, français et polonais luttant farouchement pour la liberté, liés par une histoire désormais commune, que le XIX^e siècle allait démontrer, celle de la recherche de l'indépendance nationale, liée à la Révolte du peuple maltraité et à l'amitié cosmopolite. Ainsi, pour ce pays, la Pologne, sans cesse tenu en tenaille à l'Ouest et à l'Est, « toute Révolution est une guerre d'indépendance ».

Las, le présent de façon légitime, comme le remarquèrent les grands historiens Benedetto Croce et Marc Bloch, dicte plus qu'ils ne le croient leurs recherches aux historiens accaparés par le passé. Et l'actualité des années 2014–2024 rappelle à tous l'importance géopolitique pour l'équilibre de toute l'Europe, de la frontière entre la Russie et les pays qui la bordent à l'Ouest.

Ce n'est donc point un hasard si un jeune chercheur, et gageons que d'autres le suivront, a décidé de réouvrir heureusement le dossier des relations franco-polonaises quelque peu oublié ces dernières années et promis à un rajeunissement, dont on peut regretter qu'il soit lié à la guerre, que l'on croyait impossible, revenue sur le sol européen. Ces nouvelles recherches historiques proposée par Michał Balogh, reposent la centralité d'une réflexion sur les relations que désire entretenir la France avec ses voisins de l'Est et la façon dont elle désire se positionner dans un jeu de tensions auxquelles elle n'échappe ni en tant que nation liée avec la Pologne par des relations historiques, ni en tant que membre d'une Europe en train de s'élargir plus à l'Est avec une Pologne, à son tour fortement secouée par de grands débats sur son futur démocratique, divisée entre un mouvement conservateur et un mouvement progressiste, tous deux puissants, miroir du monde tel qu'il va en 2024, ce qui est déjà dire la modernité de l'actualité polonaise.

Voilà que dans ce contexte, Michał Balogh, après un travail acharné, érudit, fait de recherches rigoureuses, de repérages précis, de longues transcriptions, de déchiffrements difficiles de lettres codées, nous offre plus de 300 missives envoyées par celui qui ne fut pas un diplomate officiel mais un grand connaisseur de la situation polonaise et envoyant ses informations successives aux ministres des gouvernements de la France en révolution se succédant : Pierre Parandier.

Dans une brillante introduction Michał Balogh présente ce personnage hors norme, et pourtant typique du XVIII^e siècle. Jeune homme issu de la bourgeoisie Lyonnaise, né en 1757, il décide très tôt de devenir le secrétaire d'Ignace Potocki, maréchal de la cour de Lituanie au rôle politique important. Fort de ses connaissances en droit, il part à Varsovie en 1784 et devient un Français expatrié, assumant un destin européen. C'est à cette époque un parcours, non pas exceptionnel mais presque normal pour tout jeune homme soucieux de découvrir la vie, conscient que la France de l'Ancien

Régime bloquait l'ascension sociale de tout roturier de talent, et habitant de Lyon, ville déjà cosmopolite et habituée aux échanges avec le reste de l'Europe.

Vite mis en relation, avec le ministère des affaires étrangères français à partir de 1792 et le début de la Révolution se transformant en République, il devient un correspondant officieux du ministère français, vivant les aléas du tourbillon d'événements qui saisit tout l'Est de l'Europe et donc tous les personnels étrangers présents dans ces pays ballotés au gré des conflits, des avancées, des retraites des armées, des dangers personnels qu'ils encourent, des traités signés par leur pays d'origine qui les voient protégés ou surveillés, menacés ou bien accueillis selon la conjoncture diplomatique et les conséquences des guerres révolutionnaires.

Parandier en est le parfait exemple. Sa vie se déroule entre la Pologne, Paris, Altona, enclave danoise située aux portes de Hambourg, Berlin jusqu'en 1798, et même à Constantinople dans les premières années de l'Empire. Après sa dernière mission en Pologne en 1812, il revient en France pour mourir à Paris en 1815, à 58 ans, laissant veuve sa femme polonaise.

Il fut un personnage de second rang car il vécut sa carrière diplomatique presque toujours à l'ombre des ministres plénipotentiaires, diplomates officiels, chargés des négociations politiques. Dans le système hiérarchique, Parandier occupait les fonctions d'agent. Il n'en est que plus intéressant. Lui qui devait demeurer inconnu se révèle un témoin exceptionnel de son temps comme le prouve la lecture des quelques 300 lettres qui suivent. Jeune homme au bord du déclassement, il se construit un destin de diplomate discret mais efficace, en recherche de reconnaissance, au moment de la Révolution qui fut une des époques les plus propices de l'histoire, pour voir émerger des destins impensables quelques années auparavant. Observateur hors pair, Parandier saisit les subtilités de la Pologne et se confronte au mur de silence de la France et de ses interlocuteurs qui reçoivent ses lettres sans trop y donner suite. En effet, les ministres passent et Parandier reste, obstiné, ancré dans cette Europe à l'est du Rhin, déterminante aussi pour le salut de la République à la condition qu'elle s'y investisse comme Parandier ne cesse de le demander. Il écrit aux Ministres, Lebrun, Deforgues, au comité de salut public, ministère collectif des affaires étrangères, durant la Convention, puis à Charles Delacroix, plus tard à Talleyrand, ou bien aux hauts fonctionnaires du ministère tels Descorches. En vain, ses lettres ne jouent pas l'effet escomptés malgré ses vues justes et opératoires.

Parandier voit juste et saisit bien l'importance pour l'échiquier européen du soutien à apporter aux polonais à la condition de les encadrer dans leur révolte, rôle qui revient à la France de par sa proximité de destin avec ce pays. Parandier est d'abord un fin observateur de la société polonaise. Il connaît bien ses rouages, ses qualités et ses défauts, il connaît bien le réseau des Français expatriés à Varsovie et tente de s'appuyer dessus pour justifier ses avis envoyés à Paris. Il est bien conscient que sans l'aide des Français, les Polonais ne pourront mener à bien leur combat, et tout aussi conscient que la France prise dans d'autres batailles sur le front de ses colonies, ou regardant soit vers

l'Irlande et un éventuel débarquement, soit vers la constitution d'une zone de républiques sœurs après 1796, voit la Pologne comme une contrée bien lointaine. Pourtant il ne renonce pas, saisit les personnalités, les enjeux continentaux, ainsi dans cette lettre du 16 janvier 1793 au ministre Lebrun lorsqu'il évoque depuis Leipzig :

Tout l'espoir des patriotes polonais, qui sont ici, est dans votre sollicitude pour le sort d'une nation si cruellement opprimée par le monstre femme Catherine II. Le choix qu'ils ont fait du Citoyen Kosciuszko pour être auprès de vous leur organe, ne peut que vous être agréable. Quand l'Europe entière gémissait sous le despotisme des tyrans, Kosciuszko, très jeune encore, soupirait pour la liberté et il fut apprendre en Amérique ce qu'on doit faire pour l'obtenir quand on en est vivement pénétré.

Six mois plus tard, en juin son constat est amer :

La fermeté, la patience, le courage ne manquent pas aux patriotes polonais, mais le sort de leur pays devient de jour en jour plus désespéré et, qui pis est, la persécution et le brigandage contre les individus sont portés à un point que la vertu la plus pure peut seule y tenir

Au-delà de ces contingences diplomatiques et surtout stratégiques, Parandier perçoit le véritable danger selon lui pour l'Europe à venir, en la personne de Catherine de Russie. Ce n'est pas tant la puissance navale de l'Angleterre qu'il redoute pour son pays marqué par une anglophobie croissante, que l'appétit terrestre de la Russie qui constitue pour l'avenir un danger qu'il faut contrer, au risque de voir la France perdre tous les acquis de la Révolution. Parandier, sans le savoir, est en avance de 16 ans lorsqu'il écrit cela, avant que Napoléon ne se perde en 1812 dans l'hiver russe et précipite la catastrophe pour tout son pays. Plus que cela, il est tout à fait intéressant de découvrir le franc républicanisme de Parandier, fidèle serviteur du nouveau régime et pourfendeur des émigrés contre-révolutionnaires qu'il ne manque pas de croiser dans les contrées dans lesquelles il réside. Ainsi s'adressant à Delacroix le 20 décembre 1795 il lui confie :

Vous êtes convaincu, Citoyen Ministre, que le roi de Prusse ne nous aime pas et qu'il déteste nos principes. Il est entouré d'émigrés, compagnons de ses plaisirs qui possèdent sa confiance. Ces messieurs, la plupart couverts des ordres anciennement établis en France, ne manquent pas de tout faire pour nous décrier.

Ferme dans ses principes, Parandier est un fidèle serviteur de la République pourtant encore en recherche de stabilité au même moment en France.

Tout l'intérêt de cette correspondance à poursuivre, qui se déroule, de façon logique et bien expliquée par Michał Balogh, entre 1792 et 1797, consiste dans sa grande cohérence. Au fur et à mesure que Parandier doit reculer face à l'avancée des troupes russes, puis du démantèlement de la Pologne, il renforce sa conviction que seule une

Pologne libre et capable de résister à la volonté d'expansion de la Russie, constitue une solution diplomatique que doit défendre la France. Jusqu'au bout de l'an V, ce modeste « agent de la République » est capable de dresser un tableau convaincant et intelligent de la situation complexe entre Autriche, Prusse, Russie, Saxe, Hesse, Angleterre, Suède, Danemark, Porte ottomane et France.

Las, la république du Directoire qui suit la Convention nationale ne peut encourager cette solution, ou ne désire s'aventurer dans une nouvelle épopée militaire au moment où l'urgence consiste dans la construction d'un glacis de républiques sœurs ou d'un débarquement en Irlande, concentrant toutes les attentions des diplomates, oubliant quelque peu la Pologne.

Il faudra attendre l'Empire de Napoléon pour que la Pologne revienne à l'ordre du jour du calendrier diplomatique français expliquant aussi en grande partie le souvenir encore ému que l'empereur français a laissé dans ce pays.

Au terme de cette préface, on ne peut que saluer le travail entrepris, de la façon la plus sérieuse qui soit par une plongée dans les Archives diplomatiques du ministère des Affaires étrangères, et la série Correspondance politique, puis les sous-séries Pologne et Prusse. Michał Balogh, jeune chercheur réouvre un chantier des plus importants, celui de tous ses attachés d'ambassade, d'employés, d'agents, d'observateurs qui ont saisi dès le début des révolutions de l'ère contemporaine, combien il faudrait compter avec la Russie, la Pologne et le fragile équilibre de leurs relations pour comprendre la stabilité ou le vertige de l'ensemble du continent européen.

Pierre Serna